

Contribution à *Géocritique, littérature comparée et au-delà* (Congrès AICL) à Paris (Sorbonne), du 18 au 24 juillet 2014. La publication des actes sous la direction de Bertrand Westphal et Clément Lévy est en préparation. Toute reproduction du texte entier demande l'autorisation de l'auteur ; toute citation selon les usages scientifiques doit être accompagnée d'une référence au colloque et aux actes.

Références :

EHIC - <http://hal-unilim.archives-ouvertes.fr/>

Homepage Till R. Kuhnle - <http://exlibris-kuhnle.eu/>

© Till R. Kuhnle

Les pirates devant les portes du palais de cristal – exemples pour une analyse existentielle de l'espace en littérature¹

Till R. Kuhnle (Limoges – EHIC)

Nam pirata non est ex perduellium numero definitus, sed communis hostis omnium; cum hoc nec fides debet nec ius iurandum esse commune. « Le pirate, écrit Cicéron, ne fait pas partie des ennemis de guerre, il est l'ennemi commun à tout le monde »².

En quelque sorte, le pirate est considéré comme plus dangereux que le terroriste porté par les idéologies qui lui assignent un lieu en tant qu'ennemi, notamment un « topos » au sens rhétorique du terme. Cela n'empêche pas que, pour certains, le pirate représente aussi une catégorie anthropologique issue d'une modernité tournée vers le progrès et vers la conquête : « Le mot *pirate* – écrit Carl Schmitt – provient du grec: *peiran* signifie essayer, tenter, oser. Chez Homère, aucun héros n'aurait eu honte d'être le fils d'un tel pirate vaillant qui tente sa chance »³. Ayant traversé les vagues – *κύματα πείρειν* – et ramenant son butin, le pirate excite la curiosité et le désir. Il en est de même avec les téméraires qui s'aventurent dans les forêts et les montagnes inconnues d'où ils ramènent des fourrures, de l'or ou d'autres biens précieux. Nombreux sont ceux qui, par la suite, partent pour suivre leurs traces tout en préparant le chemin aux pilliers et aux colons. Ces violations de territoires, qui vont souvent de pair avec l'extermination de peuples entiers, précèdent donc les explorateurs qui saisissent désormais les nouvelles connaissances géographiques. C'est au moins la conclusion qu'imposent vers la fin du XIX^e siècle les *Sermons géographiques / Geographische Predigten* de Karl May,

¹ Cette contribution renoue avec mes travaux sur l'analyse existentielle (*Daseinsanalyse*) en littérature : Till R. Kuhnle : « Der Ekel auf hoher See. Begriffsgeschichtliche Untersuchungen im Ausgang von Nietzsche », in: *Archiv für Begriffsgeschichte XLII*, Bonn, p. 161-261. « Utopie, Kitsch und Katastrophe. Perspektiven einer daseinsanalytischen Literaturwissenschaft », in: Hans Vilmar Geppert / Hubert Zapf (dir.) : *Theorien der Literatur. Grundlagen und Perspektiven I*, Tübingen : Francke 2003, p. 105-140. Ces deux textes peuvent être consultés en ligne en passant par <http://hal.archives-ouvertes.fr/EHIC> (dernière consultation 31 décembre 2013). Pour le présent sujet cf. aussi: T.R. Kuhnle: « Le monde transformé en intérieur – cartographie et inventaires dans les récits de voyage de Jules Verne et de Karl May », in : Florent Gabaude et al. (dir.) : *Un transfert comme les autres? La "cartographie" en littérature et sciences humaines*, Limoges : PULim 2012, p. 243-259.

² Cicéron: *Les Devoirs. Livres II et III*, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris : Société d'édition « Les Belles Lettres » 1970, p. 129 (*De officiis* III. 107).

³ Carl Schmitt : *Le Nomos de la Terre dans le droit des gens du Jus Publicum Europaeum*, traduit par Lilyane Deroche-Gurcel, présenté par Peter Haggemacher : PUF, coll. Quadrige, 2008, p. 89, orig. : *Der Nomos der Erde im Völkerrecht des Jus Publicum Europaeum*, Berlin : Duncker & Humblot, 2^e éd. 1974 [1^{ère} éd. 1950], p. 55sq.

célèbre auteur allemand de romans d'aventures⁴. En outre, le passage du voyage périlleux de l'explorateur au travail civilisateur du géographe est un sujet récurrent dans l'œuvre de Jules Verne. Ce dernier associe les géographes aux ingénieurs : les deux unissent leurs forces afin d'accomplir la vision eschatologique d'un monde affranchi des apories du progrès où tout effort humain se soumet à cet impératif biblique qui demande à l'homme de s'assujettir le monde (Gn 1.28)⁵.

Selon Carl Schmitt, la nouvelle image planétaire du monde développée vers l'époque de la découverte des Amériques allait de pair avec une gigantesque prise de terres et notamment avec une nouvelle manière de penser, à savoir la pensée par lignes globales – *das globale Liniendenken*⁶. Celle-ci devint l'expression d'une étape dans le développement historique d'une appréhension de l'espace permettant d'établir une équivalence entre surface terrestre et surface maritime. Cela est démontré par Pierre Macherey écrivant à propos d'un roman de Jules Verne : « Le voyage est une conquête parce qu'il arrive à tirer sur le monde cette ligne rigoureuse – et le témoin de cette conquête est pour *Les Enfants du capitaine Grant* un géographe »⁷. Pour des auteurs comme Jules Verne ou Karl May, sans aucun doute, l'accomplissement de la représentation géographique globale et ainsi de la grande encyclopédie des savoirs humains allait de pair avec l'établissement d'un ordre bourgeois universel. Le bourgeois, en revanche, cherche à se retrancher dans son univers individuel : *My home is my castle*. En meublant son intérieur, il se voue à une activité lui promettant d'échapper à ce profond sentiment d'aliénation qui est pourtant le produit du système économique établi par sa classe. Il en résulte ce que Walter Benjamin a appelé « l'homme meublé »⁸. Pour le bourgeois, le monde est fini à l'image de son intérieur dont il dresse l'inventaire.

C'est la vision d'un nombre fini de faits – géographiques et autres – abrités par un *Palais de cristal* qui traduit un hégélianisme primaire et optimiste interdisant que l'Histoire ne fasse de nouveau irruption dans le monde. En effet, ce fut le rêve de ce XIX^e siècle dont la « capitale » Paris était en train de se transformer en un immense intérieur, rêve analysé par Walter Benjamin dans son *Passagenwerk* : il s'agit ici de la tentative de dresser un inventaire *critique* de ce siècle considéré par la bourgeoisie comme l'accomplissement de la mission eschatologique de sa classe. Depuis la fin du XX^e siècle, le nouvel ordre mondialisé se présente en effet comme un immense intérieur – comme un palais de cristal qui désigne « l'intérieur global du capital ». *Der Weltinnenraum des Kapitals* est par ailleurs le titre

⁴ Karl May : *Geographische Predigten*, in: *Karl Mays Werke: Geographische Predigten. Aufsätze, Gedichte und Rätsel. Karl Mays Werke, KMW-I.1.A-29:33*, p. 263 ; T. Kuhnle : « Le monde transformé en intérieur, op. cit., p. 255.

⁵ Jules Verne : *La Maison à vapeur. Voyage à travers l'Inde septentrionale. Partie II*, Hetzel, 1880, p. 6-8 ; reproduit sur gallica.bnf.fr ; cf. aussi Till R. Kuhnle : *Das Fortschrittstrauma. Vier Studien zur Pathogenese literarischer Diskurse*, Tübingen : Stauffenburg 2005, p. 23-121.

⁶ C. Schmitt : *Le Nomos de la Terre dans le droit des gens du Jus Publicum Europaeum*, op. cit., p. 89, all., p. 55sq.

⁷ Pierre Macherey : *Pour une Théorie de la production littéraire*, Maspero, 1971, p. 202.

⁸ Walter Benjamin, « Traumkitsch », *Gesammelte Schriften II.2*, texte établi et commenté par Rudolf Tiedemann et Hermann Schweppenhäuser, Frankfurt a.M. : Suhrkamp (stw) 1991, p. 620-622. Le terme « homme meublé » a été repris par une étude remarquable sur la littérature populaire du XIX^e siècle : Alfred Adler : *Möblierte Erziehung. Studien zur pädagogischen Trivialliteratur des 19. Jahrhunderts*, München : Fink 1970, p. 13.

allemand d'un livre de Peter Sloterdijk dont la traduction française est sortie sous le titre *Le Palais de cristal*⁹.

Dans son roman d'anticipation *Globalia*, paru en 2004¹⁰, Jean Christophe Rufin reprend – d'une manière pourtant peu réussie – le sujet de *Brave New World*. Il y montre un monde divisé en deux parties : les uns vivent dans une sorte de serre, dans un espace aménagé à l'abri de la pollution ; protégés par une police omniprésente, les seules aventures qu'ils connaissent ce sont les divertissements organisés par le pouvoir ; les autres vivent dans un territoire sauvage, exposés à la pollution autant qu'aux dangers d'une nature regagnant du terrain. C'est de cet espace sans foi ni loi que sortira le nouveau beau sauvage...

Ainsi, l'ombre du bourgeois, à savoir celle de l'intérieur global du capital, c'est le hors-la-loi, l'outlaw, le pirate ou l'aventurier. Mais lorsque Hegel vantait la mer qui « éveille le courage » pour identifier d'une manière implicite l'entrepreneur au pirate, sans pour autant utiliser ces deux termes, il exprima l'ambiguïté du hasard par rapport à l'ordre établi : au nom de celui-ci, il s'agit d'en réduire l'emprise sur les individus¹¹. En revanche, les lois de l'économie capitaliste demandent le *πείρω* de celui qui y cherche sa place. Ainsi, Goethe fut plus explicite que Hegel en faisant dire à son Méphisto, cette incarnation des défis dangereux de la modernité : « Krieg, Handel und Piraterie, Dreieinig sind sie, nicht zu trennen » / « la guerre, le commerce et la piraterie sont une trinité inséparable »¹²

Ici, il est nécessaire de rappeler l'origine du terme « aventure » qui remonte au latin vulgaire **adventura* et signifie « ce qui doit arriver »¹³. Ce terme forgé au Moyen Âge désigne le concept éthique de cette chevalerie idéale évoquée dans le roman courtois de Chrétien de Troyes : le cœur rempli de devoir et de charité, le chevalier part pour la quête d'aventures, dans un monde où les « voies de Dieu et l'aventure se sont tellement rapprochées qu'elles se confondent dans une 'providence' / *Gottes Fügung und aventure sind hier so nahe zusammengerückt, dass sie bereits in einer 'Vorsehung' aufgehen* »¹⁴. Avec l'avènement des temps modernes, ce sera au hasard – à la contingence – de remplacer la Providence. Le nouvel aventurier se transforme en 'hasardeur' qui défie l'ordre du monde, un ordre qui repose pourtant sur la dialectique du hasard et de la nécessité – à savoir celle du singulier et de l'universel (Hegel).

Au début du XVIII^e siècle, donc à l'aube des Lumières, ces 'entrepreneurs' téméraires que sont les pirates, flibustiers ou corsaires deviennent écran de projection d'une nouvelle société dont le mythe de *Libertalia* devient le schibboleth. Sur un ton presque pathétique, Gilles Lapouge décrit la naissance de ce monde de flibustier comme la réponse à un problème socio-spatial : « Les zones d'ombres où prospérait la pègre se rétrécissent. Les réfractaires, les

⁹ Peter Sloterdijk, *Im Weltinnenraum des Kapitals*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 2003 ; *Le Palais de cristal. A l'intérieur du capitalisme planétaire*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris : Fayard (Pluriel) 2011.

¹⁰ Jean-Christophe Rufin : *Globalia*, Paris: Gallimard (folio) 2005 [1^{ère} édition 2004].

¹¹ Georg Wilhelm Friedrich Hegel : *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, édition établie par Eva Moldenhauer und Karl Markus Michel, Frankfurt a.M.: Suhrkamp (stw) 1986, p. 118sq. Pour la traduction : *Leçons sur la philosophie de l'Histoire*, traduit par Jean Gibelin, Paris : Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques) 1963, p. 74.

¹² Johann Wolfgang von Goethe : *Faust. Der Tragödie zweiter Teil*, in : *Werke: Berliner Ausgabe III*, texte établi et commenté par Erich Trunz, München : C.H. Beck, 11^e éd. 1981, p. 337 (v. 11187f).

¹³ Cf. art. « aventure », in : *Trésor de la Langue française*.

¹⁴ Erich Köhler : *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Paris : Gallimard 1974, p. 93 ; orig. : *Ideal und Wirklichkeit in der höfischen Epik. Studien zur Form der frühen Artus- und Gralsdichtung*, Tübingen : Niemeyer 2^e éd. augm. 1970, p. 80.

insoumis quittent l'Europe. Ils mettent le cap sur les Caraïbes où les sociétés sont molles. Là-bas, sous les tropiques, va fonctionner une étrange société de limbes »¹⁵. Et les limbes représentent le non-lieu par excellence.

Il est évident que le chevalier du roman courtois est à distinguer autant du pirate que de l'aventurier évoqué dans roman populaire du XIX^e siècle, à savoir de cet aventurier idéal qui – selon Karl May – devance le cartographe et ainsi de celui qui apporte aux 'Nouveaux Mondes' les soi-disant bienfaits de la civilisation.

Afin de mieux comprendre la différence entre l'aventurier errant dans l'univers onirique du roman arthurien et celui de la modernité en quête du nouveau, on propose de distinguer avec le psychiatre Erwin Straus entre paysage et espace géographique :

« Dans le paysage nous sommes entourés d'un horizon ; aussi loin que nous allions, l'horizon se déplace toujours avec nous. L'espace géographique n'a pas d'horizon. [...]. Dans le paysage nous ne parvenons jamais qu'à nous déplacer d'un endroit à un autre et chaque endroit est déterminé uniquement par son rapport aux lieux adjacents à l'intérieur du cercle de la visibilité »¹⁶.

Le chevalier arthurien reste entouré de son horizon sur lequel veille la Providence ; son errance est une errance à travers un paysage. Nul ne lui demande d'établir son *hic et nunc* dans un espace ouvert vers l'horizon. Reste à noter que le concept d'horizon est postérieur à celui de la géographie. Toutefois, le terme antique *géographie* sera utilisé bien plus tard dans les langues populaires. Je passe ici sur l'histoire du concept de paysage qui subit dans la terminologie d'Erwin Straus une modification importante. Toutefois, le fait que la géographie demande à l'homme de se situer dans un espace qui le dépasse montre que la terminologie de Straus indique deux manières d'être au monde (« In-der-Welt-sein ») dans le sens de Heidegger¹⁷. Or, l'image d'un horizon ouvert développée par Straus échappe à la dialectique de hasard et de nécessité qui détermine la représentation bourgeoise du rapport au monde !

En outre, ce que Schmitt a appelé *das globale Liniendenken* (« la pensée par lignes globales ») va de pair avec une nouvelle conception du corps individuel décrite par Bakhtine : « un corps parfaitement prêt, achevé, rigoureusement délimité, fermé, montré de l'extérieur, non mêlé, individuel et expressif »¹⁸. Cela est confirmé par Straus qui va encore plus loin en associant les lignes en généalogie à celles en géographie. Or, l'image du corps qui se confine dans ses contours pour être protégée par une surface lisse est prônée par les totalitarismes du XX^e siècle et perpétuée par la société dite néolibérale. Cette image est particulièrement cultivée sous la serre appelée *Globalia*. En dehors de l'espace intérieur réel du capital, en revanche, règnent la machette, symbole des grands génocides en Afrique, et les pirates devant

¹⁵ Gilles Lapouge : *Les Pirates: Forbans, flibustiers, boucaniers et autres gueux de mer*, Paris : Libretto 2011 [Phébus 1987], p. 55.

¹⁶ Erwin Straus : *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Paris : Jeôme Million (Krisis) 2000, p. 380. Orig. : « In der Landschaft sind wir von einem Horizont umschlossen ; so weit wir wandern, der Horizont wandert stets mit uns. Der geographische Raum hat keine Horizonte. [...] In der Landschaft gelangen wir stets nur von einem Ort zum anderen Ort; jeder ist allein bestimmt durch sein Verhältnis zu den benachbarten Orten im Umkreis der Sichtbarkeit » (*Vom Sinn der Sinne*, Berlin et al. : Springer-Verlag 2^e éd. augm. 1956, p. 335)

¹⁷ Cf. Martin Heidegger : *Sein und Zeit*, Tübingen: Niemeyer 17^e éd. 1993, § 14-18.

¹⁸ Mikhaïl M. Bakhtine : *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris : Gallimard (Tel), p. 318.

les côtes somaliennes, mais aussi les habitants des bidonvilles. Cette zone paraît restituer l'horizon dans un paysage qui, étant un paysage au second degré, n'est pour autant qu'un lieu du danger et du mal, un lieu où aucun chevalier ne pourrait se livrer à sa quête.

Au moment où l'espace publique à l'*intérieur global du capital* est anéanti par des innombrables interdits et par des plans autant ridicules que dangereux comme VIGIPIRATE, notre vie paraît réduite à cette seule alternative évoquée par le chanteur Jean Ferrat : « Vivre dans la jungle ou dans le zoo ». Selon Herbert Marcuse, avec l'avènement des mass-médias, la vie est devenue unidimensionnelle et la littérature a cessé d'être cette instance critique qui, nourrie d'une *unhappy consciousness*, cherche constamment à confronter l'ordre établi avec une autre dimension – «which was irreconcilably antagonistic to the order of business, indicting it and denying it»¹⁹. De toute façon, la littérature représente un choix existentiel auquel correspond aussi une certaine manière de concevoir l'espace. Si l'on applique alors la distinction établie par Straus entre paysage et espace géographique, la perception de l'espace se développe comme suivant entre ces deux 'pôles' :

« Le concept géographique est en fait lié à une impression de paysage mais en même temps le lieu dans le paysage est aussi déterminé par la géographie. Pour celui qui pénètre dans le paysage avec un savoir géographique, le paysage est expliqué par la géographie ; ce n'est que la rupture de l'horizon qui rend possible la signification générale de chaque point particulier qui est situé à l'intérieur de l'horizon »²⁰.

Or, l'horizon – dans le sens attribué par Straus au terme – compte parmi les éléments constitutifs d'un phénomène littéraire qu'Ernst Bloch appelle « le genre du colportage » (*die Kolportage*)²¹. Le terme « littérature de colportage » renvoie à son mode de diffusion : dès le XVI^e siècle, des colporteurs vendaient des livres souvent interdits. En revanche, la nouvelle littérature de colportage dont parle Bloch – à savoir celle du XIX^e siècle – a produit produits chefs-d'œuvre de la culture populaire de toutes les langues – notamment de nombreux romans de pirates.

Dans *Le Principe espérance*, Bloch y voit une révolte pathétique contre les philistins et finit par constater que le rêve nourri par *die Kolportage* se résume par ces mots : « adieu à la routine, et la fin de l'histoire c'est le bonheur, l'amour, la victoire »²². Cette littérature engendre une ambiance de conte de fée ambiguë entourée d'un halo de violence qui se

¹⁹ Herbert Marcuse : *One-dimensional Man*, Boston, 1966 (1^{ère} édition. 1964), p. 58sq.

²⁰ E. Straus : *Du Sens des sens*, op. cit., p. 381n5. Orig. : « Zugleich aber wird der Ort in der Landschaft von der Geographie aus bestimmt. Demjenigen, der wissend von der Geographie aus in die Landschaft tritt, wird die Landschaft von der Geographie erläutert; erst im Durchbrechen des Horizontes ist jeweilig die allgemeine Bedeutung dessen, was innerhalb des Horizontes liegt, möglich » (*Vom Sinn der Sinne*, op. cit., p. 339n).

²¹ Ernst Bloch : *Das Prinzip Hoffnung* [3 vol.] (= *Werkausgabe V*), Frankfurt a.M.: Suhrkamp (stw) 1985, p. 426; *Le Principe espérance. Tome I. Parties I, II, III*, traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart, Paris: Gallimard (nrf) 1977, p. 436. La traduction de *Kolportage* par « roman populaire » qui est proposée ici, s'éloigne de l'intention de Bloch ! Cf. aussi le chapitre « Sur le conte, le roman de colportage et la légende », in : *Héritage de ce temps*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris : Payot (Critique de la politique) 1978, p. 154-165 ; orig. : « Über Märchen, Kolportage und Sage », in : *Erbschaft dieser Zeit. Erweiterte Ausgabe* (= *Gesamtausgabe Bd. 4*), Frankfurt a.M. : Suhrkamp 1962, p. 168-186.

²² E. Bloch: *Das Prinzip Hoffnung*, op. cit., p. 426, fr., p. 436.

transforme en gage de l'utopie: « Toute histoire d'aventures ne rompt-elle pas avec la morale du 'ora et labora', substituant les jurons aux prières, et au travail le vaisseau pirate [...] »²³.

Bloch compare le monde imaginaire de la littérature de « colportage » à celui que nous vivons dans nos rêves. Or, Freud a déjà constaté à quel point ces fantasmes diurnes « sont analogues à nos rêves et méritent le nom de rêves »²⁴ et permettent l'assouvissement symbolique de désirs qui remontent aux impressions de l'expérience infantile²⁵. Contrairement à Freud, Bloch situe le rêve diurne au-dessus du rêve nocturne : « Les idées engendrées par le rêve éveillé ne demandent pas à être interprétées, mais mises en pratique, et lorsque ce rêve imagine un château en Espagne, il en dresse aussi les plans »²⁶. Cette nouvelle interprétation des rêves diurnes proposée ici permet de comprendre l'importance que Bloch attribue au minimalisme de la trame narrative dans les romans de colportage passant sans cesse d'une péripétie dramatique à l'autre. Ce minimalisme permet l'accomplissement symbolique du désir en laissant une faille pour l'imagination individuelle : « Ici, écrit Bloch, il n'y a nulle part de la psychologie, mais seulement de l'action »²⁷. Mais, aussitôt le livre fermé, le lecteur ne se souvient déjà plus exactement du monde imaginaire qu'il vient de vivre, comme ce dormeur qui cherche désespérément à reconstituer son rêve au moment du réveil. Le lecteur sort donc d'un état de rêve particulier que seulement la littérature de colportage sait produire ; c'était au paysage du rêve de lui rendre l'ouverture de l'horizon.

Or – et ici nous cherchons d'aller plus loin que Bloch – ce rêve s'avère pourtant toujours meublé : rappelons que les voyageurs de Jules Verne sont souvent mieux équipés qu'un camping-car moderne et que l'équipement des aventuriers du Far West chez Karl May devrait faire écrouler toute monture. Les voyages oniriques dans un espace géographique redevenu paysage sont alors doublés par ce *chronotope de l'inventaire*²⁸ dont s'entourent les protagonistes pour trouver miraculeusement tout outil à sa place quand la situation le demande.

De fait, le rêve nourri par les romans de colportage s'avère intimement lié aux résidus de notre quotidien. Ces résidus portent en eux les *membra disiecta* de l'espoir utopique qui ne peut pour autant s'articuler qu'à travers les éléments du monde vécu. Située à la jonction de l'utopie et de l'idéologie, cette littérature affirme la pérennité d'une conscience malheureuse –

²³ E. Bloch: *Das Prinzip Hoffnung*, op. cit., p. 427, fr., p. 437: « Jede Abenteuergeschichte bricht die Moral des 'ora et labora'; statt des ersten herrscht Fluchen, statt des zweiten erscheint das Piratenschiff ».

²⁴ Sigmund Freud: *L'Interprétation des rêves*, traduit en français par I. Meyerson, nouvelle édition augmentée et entièrement révisée par Denise Berger, Paris : PUF 1996, p. 419.

²⁵ Art. « Rêve diurne (rêverie) », in: Jean Laplanche et J.-B. Pontalis : *Vocabulaire de la psychanalyse*, sous la direction de Daniel Lagache, Paris : PUF 1967, p. 426.

²⁶ E. Bloch: *Das Prinzip Hoffnung*, op. cit., p. 96 ; fr., p. 109.

²⁷ Ernst Bloch : « Die Urfarbe des Traums » , in : *Die literarische Welt*, Berlin (3.12.1926), repris dans *Jahrbuch der Karl-May-Gesellschaft (JbKMG)* 1971, p. 11-16 ,13. Le texte peut être consulté en ligne sur le site de la Karl-May-Gesellschaft : <http://www.karl-may-gesellschaft.de/kmg/seklit/JbKMG/1971/11.htm> (dernière consultation : 31 juillet 2013).

²⁸ Terme forgé par l'auteur du présent article. Cf. T. Kuhnle : « Utopie, Kitsch und Katastrophe. Perspektiven einer daseinsanalytischen Literaturwissenschaft », op. cit. ; « Le monde transformé en intérieur – cartographie et inventaires dans les récits de voyage de Jules Verne et de Karl May », op. cit. ; « Maupassant goes west ? – 'Stagecoach' (John Ford) et l'iconographie du western », in : Bénédicte Brémard, Julie Michot, Marc Rolland, Karl Veters (dir.) : *L'Écran-palimpseste (Cahiers du littoral 12)*, Aix-la-Chapelle / Boulogne-sur-Mer : Shaker 2011, p. 241-256.

derrière l'écran d'une fausse conscience²⁹. A cet égard, la littérature de colportage est à distinguer du kitsch qu'elle sait s'intégrer sans pour autant le faire dominer comme c'est le cas pour ce que Bloch appelle « kleinbürgerliche Wachliteratur », une littérature qui, en reproduisant un univers de petit-bourgeois, est marquée par un rétrécissement de l'horizon que caractérise aussi les *telenovelas*. L'espace de rêve engendré par la littérature de colportage, en revanche, s'avère, pour le dire avec Foucault, hétérotopique³⁰.

Pour le représentant de l'analyse existentielle (*Daseinsanalyse*) en psychiatrie Erwin Straus, une telle ouverture (onirique) vers l'horizon ouvert constitue le caractère distinctif de toute littérature qui se refuse à la condition unidimensionnelle – autant dire à une vie sans horizon :

« Joseph Conrad nous ne donne pas un guide de voyages quand il nous raconte ceux-ci. C'est un paysagiste de la mer ; c'est pourquoi les références géographiques sont chez lui extrêmement vagues ; il ne les utilise que pour indiquer l'atmosphère du paysage avec des mots familiers. Des auteurs de moindre talent peuvent par contre se satisfaire de précisions géographiques »³¹.

En guise de conclusion provisoire, on peut constater que la mondialisation cherche à limiter les possibles pour constituer un monde au sens existentiel du terme. Elle rompt cette dialectique qui rattache le concept d'espace géographique à celui de paysage. L'horizon du paysage disparaît derrière un inventaire qui fait oublier la finitude de l'espace parcouru – ou à parcourir. Autrement dit, l'intérieur du capital ne permet que des paysages et des horizons au second degré qui font pourtant appel à une transgression des limites imposées par cet intérieur global ! *Ces nouveaux paysages naissent autant avec les œuvres de l'imagination qu'avec la force négatrice du tout autre appelé l'inhumain – à savoir avec le pirate naviguant devant les portes du palais de cristal.*

²⁹ Pour le concept de « conscience malheureuse cf. « Consciences malheureuses - ou Hegel à bâtons rompus? », in: *Cahiers Benjamin Fondane 13*, 2010, 52-77. Le texte peut être consulté en ligne via <http://hal.archives-ouvertes.fr/EHIC>

³⁰ Cf. Michel Foucault : « Des espaces autres », in : *Dits et écrits 1854-1988. II. 1976-1988*, Paris : Gallimard (Quarto), p. 1571-1581.

³¹ E. Straus : *Du Sens des sens*, op. cit., p. 380n4. Orig. : « Joseph Conrad berichtet nicht von Reisen, wenn er von seinen Fahrten erzählt. Er ist ein Landschaftler des Meeres; die geographischen Bezeichnungen sind darum, bei ihm ganz vage; er braucht sie nur, um mit vertrauten Worten die Atmosphäre der Landschaft anzudeuten. Erzähler minderen Ranges können sich dagegen nicht genügen an geographischer Präzision » (*Vom Sinn der Sinne*, op. cit., p. 337n).